

locuteur en me montrant le nouveau supérieur de Bellefontaine.

— Et son frère cadet ?....

— Est devant vous aussi, au dernier rang des moines de chœur. Ces deux transfuges du monde suivent le même chemin dans la solitude. L'un ouvre la marche, l'autre la ferme, et tous deux se portent envie : l'abbé au frère de chœur, parce que celui-ci est le dernier sur la terre ; le cadet à l'aîné, parce que celui-ci arrivera le premier au ciel....

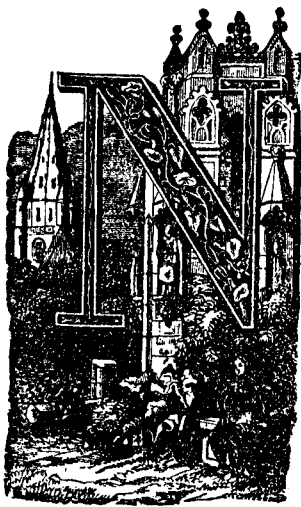
Je cherchais à distinguer dans l'ombre les deux visages fraternels, lorsque des pas de chevaux ébranlèrent la route, un grand bruit se fit dans la cour, les cloches redoublèrent leurs volées, et tous les religieux se prosternèrent....

L'équipage de l'évêque venait de s'arrêter devant le portail.

PITRE-CHEVALIER.

UN VENDREDI-SAINT.

I.



NOUS sommes en Italie, dans cette antique et vénérable Rome, où l'on respire le souffle du génie, sur cette terre des grands souvenirs. On dirait que l'atmosphère qui nous entoure est parcourue par la sainte milice des esprits célestes ; que le ciel s'entr'ouvre et s'abaisse pour recueillir les hymnes sacrés qui s'élèvent du sanctuaire vers le trône de l'Eternel. Le peuple chrétien pleure la mort du Christ, et la voix des cloches, interprète de ses douleurs, annonce aux fidèles que l'E-

glise éplorée célèbre l'anniversaire où, sur le mont Golgotha, Jésus, victime expiatoire, a rendu le dernier soupir. Aussi, voyez quelle foule immense se dirige silencieuse vers la cathédrale de Saint-Pierre ; c'est aujourd'hui le VENDREDI-SAINT.

Ecartons-nous un peu, et laissons s'écouler ces flots pressés d'un peuple qui va pieusement baiser l'image du sauveur du

monde, et entrons avec respect dans cette maison de modeste apparence ; c'est la demeure illustre du divin Raphaël ! Ecoutons !

— Où est le maître ? demandait à son ami, absorbé dans la contemplation d'un tableau nouvellement achevé, un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui venait d'entrer dans l'atelier du peintre.

— Pourquoi cette question, Francisco ? répondit l'autre ; tu sais cependant que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, et qu'il a pour habitude de commencer à le célébrer par la prière et le recueillement. Il est maintenant dans sa chambre, contemplant sans doute le beau ciel du matin, car notre maître est pieux.

— Et bon, et aimable comme ne l'est personne d'aussi grand que lui. Mais aussi combien peu d'artistes l'atteignent ! Michael-Angelo est grand aussi, sans doute, plus grand que lui peut-être en maintes choses ; mais cette douceur divine qui est l'apanage de notre maître, cette douceur lui manque aussi bien dans la vie que dans l'art. Ses productions étonnent, mais celles de Raphaël enchantent. Raphaël ne connaît pas l'envie ; il voudrait voir chacun aussi grand que lui-même. Quelle différence ! Buonarroti ! il hait tous ceux qui portent ombrage à sa gloire ! il tire vanité de sa renommée, et ceux-là qui lui veulent du bien et l'admirent, il ne les épargne pas et les traite avec sa rudesse accoutumée.

— Francesco, n'exagérons pas non plus les torts d'Angelo. Son extérieur âcre recèle un bon naturel. Crois-moi, il n'est pas tel qu'il paraît. Son âme est belle et noble, mais il n'a pas d'empire sur ses passions ; il ne sait pas se commander. Intérieurement il admire notre maître, quoiqu'il semble l'avoir pris en haine. Je voudrais qu'il vit cette madone, qu'il pût contempler ces traits célestes, ce front pur et serein ! Mais aussi qu'elle est belle ! comme elle sourit avec douceur à l'enfant Jésus ! Quelle empreinte angélique sur cette naïve et candide image ! Le caractère divin perce dans ses yeux et dans le contour de cette bouche admirable. Oh oui, si Buonarroti voyait cette madone, son cœur s'amollirait, il prierait devant elle, transporté d'une sainte ferveur. Notre maître est grand, assurément !

A cet instant, la porte s'entr'ouvrit et laissa le passage au jeune peintre d'Urbino, qui, pâle, mais l'air bienveillant, donna le bonjour à ses élèves. Ces derniers lui présentèrent de cordiales félicitations en lui souhaitant de longues années pour le profit de l'art et de la postérité.

— Comme il plaira à l'Eternel ! répondit Raphaël. Toutefois, je l'avoue, je désire encore une chose : vivre assez longtemps pour terminer la *Transfiguration du Christ* ! Mais, en cela encore, je me soumet à la volonté du Très-Haut. Oh ! pourvu que je puisse le voir achevé, je passerai sans regret dans le règne de l'éternité, puisque du moins j'aurai encore vu des hommes que mon œuvre aura rempli d'une pieuse dévotion. Oh ! qu'il doit être beau de mourir ainsi !....

Ses yeux brillaient d'une sublime exaltation : on eût dit que son âme était passée toute entière dans le sujet dont il parlait. Les deux élèves osaient respirer à peine. Ils considéraient Raphaël comme un Dieu, tant était grande l'impression qu'avait faite sur eux l'admirable peinture.

— Oh ! ne parlez pas de mourir, cher maître, dit enfin l'un d'eux. Vous êtes un de ces hommes dont les siècles sont avares, et qui, lorsqu'ils paraissent, sont salués avec joie par toute la terre. Non, Dieu ne saurait vous enlever à la fleur de l'âge, dans toute la force de la santé ; il ne peut vous ravir à l'art dans lequel vous portez si haut sa gloire. Oh ! non, cela ne se peut !

— Je te remercie, bon Giulio, pour ton amitié, reprit Raphaël ;